Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **14 (1906)**

Heft 54

PDF erstellt am: **24.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

M. Couailhac : **Maine de Biran**; Paris, Alcan, 1905, in-8°, 304 p., fr. 7.50.

Ce nouveau volume de la collection des « Grands philosophes », est très important, et l'Académie des sciences morales et politiques s'est honorée elle-même en le récompensant. L'auteur, malheureusement, est mort trop tôt. C'est M. Piat qui a terminé l'œuvre et a corrigé les épreuves.

Les vrais penseurs connaissent la gravité de la question de la *personnalité*. Philosophes et théologiens, en l'étudiant, se sont laissés aller à de fausses explications et ont abouti à des impasses : voir les Traités de la Trinité et de l'Incarnation. Ce n'est pas que tout soit erroné dans les explications des diverses écoles théologiques anciennes ; mais elles ont commis des erreurs qu'il faut corriger. La question doit donc être reprise à la lumière de la philosophie moderne et de la psychologie actuelle. Le présent volume aidera à faciliter une meilleure explication du problème : car Maine de Biran est un des penseurs qui l'ont le plus et le mieux étudié. Je ne saurais ici exposer toute sa théorie et son argumentation; mais on en comprendra toute la gravité, en méditant les simples lignes suivantes :

Il y a trois vies, dit-il : la vie animale, la vie humaine, la vie de l'esprit ou vie divine. La première se réduit à la sensation, la seconde dérive de l'effort, la troisième s'absorbe en Dieu. Ces trois vies, nous les acquérons successivement. Enfants, avant l'éveil de la pensée, nous sommes plongés dans la sensation ; bientôt le moi surgit avec le premier effort voulu, et nous pénétrons dans la vie humaine; de celle-ci, quand nous sommes dociles aux impulsions de l'esprit, nous pouvons nous élever plus haut et participer, en nous livrant à Dieu, à

la vie qui l'anime lui-même. Ces trois vies se succèdent. Elles coexistent aussi partiellement les unes aux autres. La vie animale ne disparaît pas totalement dans la vie humaine, et celle-ci n'est pas entièrement abolie par la vie divine. Nous les possédons simultanément et nous pouvons, si nous sommes assez attentifs à nous-mêmes, les découvrir en nous. Il suffit pour cela d'avoir un regard intérieur assez aigu (p. 280).

Biran avait reconnu dès le début qu'il y a identité entre ces trois termes: pensée, effort, moralité. Il n'y a pas de pensée sans effort, et penser est un acte moral: le fait primitif est simultanément lumière, force, amour. L'amour obtient enfin la place qui lui appartient: il devient l'excitateur de la force, le précurseur de la lumière, le promoteur de la vie (p. 289). — Dieu est le terme où tend la volonté comme il est l'objet de l'intelligence. Tel est le couronnement de la théorie de l'effort. A l'idolâtrie du moi il a fait succéder la subordination de l'esprit à la vérité intégrale, la soumission de la volonté, sous l'attrait de l'amour, au bien absolu, à Dieu (p. 290). — La science n'est donc pas le dernier mot; car elle ne connaît que les phénomènes et leurs lois; c'est là tout son domaine. Elle ne doit pas porter plus haut ses ambitions; elle n'a ni barque, ni voile, pour aller au delà (p. 294). Mais la logique, éclairée par les faits et par l'expérience interne, peut y aller. E. M.

Dr. Ferdinand ERHARDT: **Über historisches Erkennen.** Probleme der Geschichtsforschung. Bern, Grunau, 1906.

Auf nicht ganz 100 Seiten die Hauptpunkte auf dem weiten Gebiete historischer Forschung zusammenzudrängen und zugleich ein durch philosophische Durchdringung des Gegenstandes und Klarheit der Sprache ansprechendes Buch zu liefern, war keine leichte Aufgabe. Der Verfasser vorgenannten Werkes war redlich bestrebt, die schwierigen Probleme historischen Erkennens möglichst allseitig zu beleuchten und durch scharfe Hervorhebung der Hauptmomente in der Geschichte sich der Fassungskraft seiner Leser anzupassen. Ausgehend von dem Begriffe der Geschichte, entwirft der Autor in grossen Zügen die philosophischen Grundgedanken der historischen Forschung. In der ganzen Arbeit herrscht das löbliche Streben vor, selbst

die minder sympathischen historischen Erscheinungen möglichst wahrheitsgetreu aufzufassen. Wenn der Verfasser den Begriff der Geschichte und der historischen Ereignisse auf philosophischer Grundlage festzustellen bemüht war, so geschah dies, weil sich ihm die Erfahrung aufdrängte, dass die Zerrüttung und Anarchie im Reiche der Wissenschaft Wirkung und Folge von der Zerrüttung auf philosophischem Gebiete sei, dass bei allem Aufschwung der Literatur die philosophische Erlahmung eines der bedenklichsten Zeichen der Zeit sei, und der Sieg der Wahrheit an erster Stelle von einer Wiedergeburt der Philosophie bedingt werde. Nicht nur alle theologischen Fragen, sondern auch die historischen Probleme haben ihre natürlichen Voraussetzungen in den philosophischen Fragen, und ehe hier nicht in den Hauptpunkten ein Einverständnis erzielt worden ist, wird man auch nicht in den historischen Fragen zu einem Einvernehmen gelangen.

Das vom christlichen Standpunkte aus geschriebene Werk betrachtet die Geschichte nicht als eine zerstörende, sondern als eine aufbauende Macht. Was Gott als Samenkorn menschlicher Entwicklung in die Geschichte hineinlegt, dazu kann diese unter der Leitung Gottes sich nicht feindselig verhalten, sondern wird es in ihrem Mutterschoss ausgebären. Die Geschichtsforschung, die das Licht der christlichen Philosophie nicht verträgt, verwandelt das organische Werden in der Geschichte in ein wirres, regelloses Treiben von lauter freien und in ihrer freien Willkür ganz unberechenbaren Kräften.

Zur Tätigkeit des *Geschichtsforschers* muss notwendig ergänzend und abschliessend die *Geschichtsdarstellung* hinzukommen.

Urteil und Sprache vorliegender Arbeit sind massvoll gehalten. Das Büchlein dürfte den Freunden historischer Forschung willkommen sein. Die Ausstattung der Werkes ist recht geschmackvoll und macht dem Verlage alle Ehre.

Lucien Gautier: **Introduction à l'A. T.**, 2 vol. in-8°; Lausanne, Bridel, 1906, fr. 20.

L'auteur a passé de longues années à étudier l'A. T., et il a déjà publié plusieurs volumes sur cette difficile et importante matière. Nous en avons parlé, à plusieurs reprises, dans

cette *Revue*. Les deux volumes très considérables qu'il vient de publier sous le titre très humble d'*Introduction*, méritent la plus grande attention. Dans sa Préface, il s'adresse trop exclusivement à ses coreligionnaires protestants de langue française; de fait, son ouvrage a une plus vaste portée et s'adresse à tous les chrétiens. Trop modeste, l'auteur avertit qu'il n'a fait qu'une œuvre de vulgarisation et qu'il n'est point un spécialiste; en réalité, il connaît toutes les questions soulevées par la critique contemporaine, et pas n'est besoin d'être de l'école négative pour avoir une valeur positive. Sa façon d'insister sur les lacunes de son immense travail, nous fait un devoir d'insister davantage encore sur ses qualités.

Remarquons, avant tout, que, pour bien comprendre le N. T., il est nécessaire de connaître exactement l'Ancien; et qu'en présence du travail de démolition auquel tant de critiques s'appliquent actuellement, il est précieux de trouver un guide qui, libre de tout esprit de parti, montre les choses objectivement, renseigne le lecteur consciencieusement et le met ainsi à même de se prononcer en connaissance de cause. Pour chaque livre de l'A. T., l'auteur s'est placé sur le terrain de l'histoire: histoire de sa composition, analyse du contenu, époque probable de la rédaction, personnalité de l'auteur, sa nationalité, modifications ultérieures de l'ouvrage, etc. Cette besogne une fois terminée pour toute la série des écrits, l'auteur a envisagé historiquement la collection dans son ensemble, sa formation graduelle, les discussions auxquelles elle a donné lieu. A ces recherches historiques il a joint des appréciations d'ordre littéraire, et surtout des aperçus sur la portée religieuse, morale et même théologique de chaque livre (I, 6). N'ont pas été oubliées les questions de langue et d'écriture, du canon, du texte, des versions.

L'auteur respecte la lettre des Ecritures, mais plus encore l'esprit. Après avoir passé par une crise au sujet de l'indépendance que l'esprit réclame vis-à-vis de la lettre, il a triomphé des malentendus, c'est-à-dire « des questions mal posées, des accusations générales et imprécises, des mots à effet qui ne signifient pas grand'chose, des solutions simplistes, précipitées et incomplètes » (II, 602). S'il a « disséqué » la Bible, il ne l'a pas ruinée. Au contraire, ses analyses la lui ont fait comprendre mieux. Les adversaires de la critique, dit-il, « ne se ren-

dent pas compte des sentiments respectueux, attendris, presque religieux, qui s'emparent du savant, lorsque, armé de son scalpel et de son microscope, il découvre dans l'objet de son étude de nouveaux motifs d'admiration ». (603) M. L. G. n'est donc pas un démolisseur, mais un édificateur. Il le prouve non seulement dans son intéressante *Conclusion*, mais dans tout le cours de son étude objective et consciencieuse. E. M.

G. Grützmacher : **Hieronymus. Eine biographische Studie zur alten Kirchengeschichte,** II. Bd. Berlin, Trowitzsch, 1906, Mk. 13.

Jusqu'à présent les Pères ont été étudiés avec plus de piété que d'exactitude, et plutôt au point de vue de la forme, du talent et de l'influence que du fond même des doctrines théologiques. Il n'en est plus de même aujourd'hui, en ce sens que, si quelques théologiens s'efforcent de conserver encore l'ancien point de vue, d'autres réclament avant tout et par-dessus tout celui de la stricte critique. C'est ainsi que M. Turmel, sur la question du péché originel, n'a pas craint de signaler les faiblesses de la théologie de St. Augustin. Il sera suivi dans cette voie, nous n'en doutons pas, lorsqu'on étudiera plus à fond les opinions de ce Père sur la prédestination et sur la grâce. St. Jérôme résistera moins encore aux critiques dont il sera l'objet: car, lui aussi a été un passionné, un exclusif et un extrême; lui aussi a exagéré nombre de questions auxquelles il a touché trop partialement. On a donné tort trop facilement et trop absolument à ses ennemis. L'histoire de ses disputes mérite d'être reprise. Dom Sanders a déjà donné, en 1903, de remarquables « Etudes sur St. Jérome » (Paris, Lecoffre), mais seulement sur sa doctrine touchant l'inspiration des Livres saints et leur véracité, l'autorité des Livres deutéro-canoniques, la distinction entre l'épiscopat et le presbytérat, l'origénisme. L'ouvrage de M. Grützmacher est beaucoup plus complet; ses informations sont savantes, très objectives; peut-être désirerait-on, dans certaines questions, des textes plus détaillés. L'auteur a évidemment voulu éviter de faire une œuvre trop volumineuse. Quoi qu'il en soit et telle qu'elle est, elle mérite d'être recommandée, étudiée, approfondie et complétée, plus

en ce qui concerne ses doctrines que sa vie même: car la vérité et la tradition universelle importe plus que ses actes personnels et ses opinions privées. E. M.

W. James: **L'expérience religieuse,** Essai de psychologie descriptive; trad. par F. Abauzit, avec préface de Boutroux; in-8°, 450 p., Paris, Alcan, 1906, fr. 10.

Il y a, dans cet ouvrage, des choses excellentes, qui méritent tous les éloges que M. Boutroux lui décerne: soit les innombrables citations faites par l'auteur, d'ouvrages qu'il serait difficile de se procurer; soit les thèses qu'il a émises en faveur de la religion et de l'idéal. Par exemple: «De ce que nos ancêtres se trompaient grossièrement et mêlaient à leur religion une fausse conception des choses, il ne s'ensuit pas que nous devions abandonner toute foi religieuse» (p. 417). Et encore: «La religion, qui a pour objet la destinée individuelle et reste en contact avec les seules réalités absolues que nous puissions saisir, doit nécessairement jouer un rôle éternel dans la vie humaine (p. 420)... D'un point de vue tout psychologique, la religion peut donc repousser les attaques de ses adversaires. Vraie ou fausse, avec ou sans contenu intellectuel, elle n'est point un anachronisme, elle n'est point une survivance, *elle est une fonction éternelle de l'esprit humain*» (p. 423). Etc.

Mais, autant ces thèses me paraissent solides en elles-mêmes, autant le procédé de l'auteur pour les établir, me paraît, si je l'ai bien compris, attaquable. En effet, si l'on voulait étudier la valeur de l'expérience *humaine* en général, serait-il logique de recueillir tout ce qu'en ont dit les exaltés, les excentriques, les visionnaires, les rêveurs, et d'exclure les métaphysiciens, sous prétexte qu'ils n'aboutissent qu'à des idées abstraites, et que celles-ci, n'étant ni action ni vie, ne produisent aucun résultat et sont par conséquent sans valeur? Ce procédé serait inacceptable. Or c'est précisément celui qu'adopte l'auteur au sujet de l'expérience *religieuse.* Il mentionne les citations les plus dénuées de raison, les illusions des imaginations religieuses les plus exaltées, les chimères des névropathes et des hystériques, et cela pêle-mêle avec quelques esprits calmes et quelques penseurs; et en présence de

cet étalage confus, souvent contradictoire, il cherche à établir le bilan de ce que la vie religieuse a produit. Au lieu d'éliminer les non-valeurs, les hallucinations et les racontars des toqués, il élimine les métaphysiciens et les théologiens qui ont été assez radoteurs, à ses yeux, pour attacher quelque importance aux notions de *cause* et de *fin*, et pour démontrer l'existence de Dieu, voire même ses attributs métaphysiques, par la connaissance scientifique de l'univers et des êtres contingents, comme si tout cela était de quelque utilité, comme si Kant n'avait pas « balayé » tout ce « jargon de l'école » (p. 376), comme si Hume n'avait pas ruiné l'idée de causalité (p. 374), comme si nous ne trouvions pas aujourd'hui « bien grotesque » la théologie naturelle qui donnait pleine satisfaction à nos aïeux (p. 409) ! Certes, nos aïeux ont abusé souvent des notions de causalité et de finalité, mais est-ce une raison pour rejeter ces notions comme le fait M. James ? Je ne le crois pas. Ce n'est pas le lieu de réfuter le point de vue de l'honorable psychologue. Qu'il suffise ici de remarquer que sa psychologie ne ruine aucunement ni la métaphysique ni la théologie ; que d'ailleurs, dans son livre, il n'a mentionné aucune expérience ni physiologique, ni psychologique, ni de personne, ni de lui-même, mais simplement des récits d'impressions purement subjectives, récits non contrôlés, dénués de preuves et provenant de n'importe qui.

L'auteur se dit pragmatiste et empirique ; mais on voit dans quel sens et à quelles sources il va puiser ses renseignements. La vérité est qu'il est avant tout, pour ne pas dire exclusivement, sentimentaliste et qu'il n'admet d'autre critérium de la vérité que le résultat immédiat. Nous aussi, nous jugeons de l'arbre par ses fruits, et loin de condamner la méthode empirique, nous l'exigeons : mais il y a empirisme et empirisme. L'empirisme étroit et négatif, qui ne tient pas compte des principes de la raison pure sous prétexte qu'ils sont abstraits, nous le rejetons, pour en appeler à la connaissance exacte et scientifique de l'univers, aux faits physico-chimiques, physiologiques et psychologiques, et aux principes rationnels, voire même métaphysiques, nécessairement conjoints à la constatation de tous ces faits. Tel est le véritable empirisme.

Nous aussi, nous réclamons la vie et le sentiment, mais en les mettant à leur place, et surtout en ne confondant pas

la sensation purement physiologique qui devance l'idée avec le sentiment psychologique et intellectuel qui la suit. Comme le dit très bien M. Boutroux, « est-ce bien un pur sentiment qui est au fond de la religion, et ne serait-ce pas plutôt un sentiment *déjà mélangé d'idée et de représentation*, donc ayant affaire à la vérité au sens intellectuel du mot?... Quant à isoler complètement la religion de la science, selon les principes d'un dualisme radical, c'est un parti qui paraît *plus commode que satisfaisant*, parce qu'à ce compte la religion ne peut plus être distinguée des états purement subjectifs du moi individuel. Si la religion doit avoir une valeur universelle, il faut que la vérité en soit liée, de quelque manière intelligible, à celle de la science » (p. XIX).

Du reste, l'auteur n'a-t-il pas le sentiment de son exagération et de son erreur, lorsqu'il dit (p. 382) : « Je suis peut-être allé *trop loin* en condamnant comme inutiles du point de vue pragmatique les attributs métaphysiques de la divinité »? Il veut bien leur reconnaître une réelle valeur esthétique. Pourquoi pas une réelle valeur morale, et une réelle valeur logique? La psychologie ne constate-t-elle pas l'effet désastreux, sur certains criminels, de principes abstraits et métaphysiques erronés admis par eux et dont leur logique sait très bien tirer les conséquences? Pourquoi les principes abstraits et métaphysiques vrais n'auraient-ils pas la même efficacité dans l'ordre du vrai et du bien?

La partie originale de ce livre est la *Conclusion*, notamment l'exposé de l'*hypothèse* adoptée par l'auteur (p. 427 et suiv.). Sans doute ses tendances à justifier « le supranaturalisme grossier » contre le supranaturalisme qu'il appelle « raffiné » (p. 430-433), et à prendre la défense d'un certain polythéisme (p. 435-436), peuvent paraître naïves, non moins que les « surcroyances » sur lesquelles il est prêt, dit-il, « à risquer sa destinée » (p. 436). On voit par là si la psychologie sentimentale de l'auteur mérite réellement les épithètes d'*empirique* et de *pragmatique* qu'il lui décerne, et si les intellectualistes, défenseurs de la raison et de la science, n'ont pas lieu plutôt de la suspecter. Néanmoins il y a dans le fond de sa pensée un certain idéalisme, affirmation d'une force d'ordre supérieur, force réelle avec laquelle le moi fini est en communion consciente. J'espère que les métaphysiciens et les théologiens

pardonneront à l'auteur ses attaques contre leur « jargon », lorsqu'ils liront la page suivante (p. 429) :

« Les prolongements du moi conscient s'étendent bien au delà du monde de la sensation et de la raison, dans une région qu'on peut appeler ou bien mystique, ou bien surnaturelle. Pour autant que nos tendances vers l'idéal ont leur origine dans cette région, — et c'est le cas de la plupart d'entre elles, car elles nous possèdent d'une manière dont nous ne pouvons nous rendre compte, — nous y sommes enracinés plus profondément que dans le monde visible ; car nos aspirations les plus hautes sont le centre de notre personnalité. Mais ce monde invisible n'est pas seulement idéal : il produit des effets dans le monde sensible. Par la communion avec l'invisible, le moi fini se transforme ; nous devenons des hommes nouveaux et notre régénération, modifiant notre conduite, a sa répercussion dans le monde matériel. Mais comment refuser le nom de réalité à ce qui produit des effets au sein d'une autre réalité ? De quel droit les philosophes diraient-ils que le monde invisible est irréel ? Les chrétiens désignent sous le nom de Dieu cette réalité suprême ; c'est celui dont je me servirai dorénavant. L'homme et Dieu soutiennent des rapports mutuels ; c'est en s'ouvrant à l'influence de Dieu que l'homme accomplit sa destinée la plus haute. »

Comme réfutation de ce que l'auteur appelle le matérialisme médical, c'est-à-dire la théorie (si cela peut s'appeler une théorie) qui classe tous les phénomènes psychologiques religieux comme « morbides », ce volume, suivant la remarque d'un critique, est « une aide puissante à toute apologétique chrétienne ».

E. Michaud.

G. Pérouse : **Le cardinal Louis Aleman et la fin du grand Schisme ;** Paris, Picard, gr. in-8°, 513 p., 1904.

Cette Vie du cardinal Aleman, de celui qui fut le président du concile de Bâle à partir de janvier 1438, qui joua le rôle principal dans la déposition du pape Eugène IV et dans l'élection de Félix V, et qui négocia ensuite la pacification entre le concile, finalement tenu à Lausanne (1448), et le pape Nicolas V, cette Vie, dis-je, est presque, en même temps, une Histoire du concile de Bâle. De là son importance, bien que l'œu-

vre soit trop massive, lourde, mal taillée, encombrée d'une quantité de détails méticuleux et inutiles; mais elle est aussi érudite, faite sur les sources et très consciencieusement. On voit que l'auteur a voulu être impartial, et de fait, il l'a été autant que peut l'être un auteur qui considère la supériorité des conciles œcuméniques comme une doctrine nouvelle et révolutionnaire, et qui par conséquent ignore la vraie constitution catholique et la théologie de l'ancienne Eglise.

Selon l'auteur, pour favoriser « un progrès pacifique, durable et universel », il ne faut pas attaquer « l'autorite pontificale » (p. XIV). Il trouve que, si Jean de Ségovie a montré de la répugnance à lutter contre Rome, c'est qu'il était « beaucoup meilleur théologien » qu'Aleman (p. XXVII); il appelle « modération » cette répugnance, et il va jusqu'à faire de cette défaillance (car c'en était une) un mérite en faveur de Jean de Ségovie comme historien. Il appelle « clairvoyance » le fait de considérer la papauté comme « la pierre angulaire de l'Eglise catholique » (p. 248), quand l'exégèse biblique montre que cette pierre est le Christ, fils du Dieu vivant, et quand l'histoire témoigne que la papauté romaine actuelle est une corruption de la constitution catholique. L'auteur appelle « nouveaux » les principes affirmés à Constance (p. 252), quand il est manifeste que les conciles œcuméniques des huit premiers siècles ont jugé et même anathématisé des évêques de Rome, et ont, par conséquent, pratiqué ces mêmes principes. Il prodigue le titre d'« antipape » à Félix V, il traite même Aleman de « schismatique » (p. 488). D'une part, il glorifie ce « schismatique » d'avoir été favorable à la doctrine de l'immaculée-conception (p. 490); et, d'autre part, il prétend qu'« il ne paraît pas avoir été grand clerc en théologie » (p. 282, 495). Ne pourrait-on pas lui répliquer que ceci explique cela? Il insinue que le concile du Vatican de 1870 a été un concile œcuménique et qu'Aleman y aurait trouvé « les conditions qu'il avait demandées » (p. 490). C'est une dérision. M. Pérouse sait certainement qu'il fut un temps, en France, où le monarque était tout, et qu'actuellement la monarchie est remplacée par la démocratie, c'est-à-dire par la nation se gouvernant elle-même. Mais il oublie de considérer l'Eglise à la lumière de ce fait. L'Eglise était primitivement la société des fidèles, donc la « république chrétienne »; un monarque, le pape, s'est substitué à l'Eglise par une série

de falsifications et d'intrigues, qui sont aujourd'hui en pleine lumière; donc il est nécessaire que l'Eglise renverse ce monarque usurpateur et qu'elle reprenne les droits qu'elle tient du Christ. C'est élémentaire; et le « schismatique » Aleman aura raison, malgré la théologie, plus schismatique encore, de son biographe d'aujourd'hui.

Toutefois, le point de vue erroné de M. Pérouse ne l'empêche pas de faire, çà et là, quelques bons aveux. Le portrait qu'il trace d'Eugène IV (p. 94, 98, 291) est excellent; les paroles qu'il rapporte de Nicolas V (p. 436), excellentes; l'exposé des tergiversations du concile et de ses fautes, excellent; celui des ajournements et des détails misérables dans lesquels s'est perdue la négociation avec les Grecs, excellent. Ce qui importe surtout, dans toute cette histoire, au point de vue vraiment catholique, c'est que Aleman et ses amis n'ont jamais abandonné la doctrine de la supériorité de l'Eglise et même du concile sur le pape, c'est qu'ils l'ont expressément maintenue jusque dans la réconciliation qu'ils ont réalisée entre le concile et Nicolas V. Citons, en effet, quelques textes de l'auteur:

« La déroute, c'eût été le désaveu, même implicite, des doctrines défendues à Bâle, suivi d'une absolution pontificale dont cet abandon eût été la condition expresse ou même sous-entendue; en ce cas, la tradition eût été rompue, le drapeau brûlé et nul à l'avenir n'aurait pu le relever. Avec la ténacité et l'habileté que nous avons dites, Aleman avait su obtenir des conditions beaucoup plus favorables (p. 462)... Ainsi la retraite était couverte, et, tout en réservant l'avenir, Aleman avait su ménager le présent. Heureux de déposer les armes, ses compagnons de lutte acceptèrent sans amertume de se disperser, satisfaits au contraire de l'issue du combat, et, à en juger par le plus intransigeant, Jean de Ségovie, qui s'en félicitait... Quant à Aleman, *pénétré qu'il était de la sainteté de sa cause, il pouvait croire à quelque providentielle intervention future qui la ressusciterait* » (p. 464). Effectivement, cette intervention providentielle, cette résurrection est visible: c'est l'ancien-catholicisme, c'est la démonstration, faite à nouveau et toujours plus évidente, des prévarications de la papauté et surtout de sa parfaite inutilité au point de vue catholique. Rome, qui se dit la clef du catholicisme, est prise dans son propre piège: car on lui démontre qu'elle est la clef qui emprisonne, et non celle qui libère.

Mais écoutons encore M. Pérouse : « Aleman a été aussitôt béatifié par la voix populaire, et dès l'année qui suivit son décès, on n'en parlait plus qu'en faisant précéder son nom des mots *Sanctus* ou *Beatus* ... On continua d'honorer Aleman comme un saint; un autel même, en 1475, portait son nom ... Enfin le jour vint où le saint-siège ratifia le verdict populaire : ce fut trois quarts de siècle après la mort d'Aleman ... En même temps, et c'était une singulière coïncidence, le pape béatifiait Pierre de Luxembourg, uni depuis longtemps avec Louis par les Provençaux dans une commune dévotion, *comme lui séparé pendant sa vie de l'obédience romaine*, et dont Aleman avait été chargé, à Bâle, de préparer la canonisation ... Aussitôt après sa béatification, l'office du Bienheureux fut introduit dans le propre du diocèse d'Arles ... » (p. 482-485). On avouera que ceci n'est pas seulement intéressant, mais grave.

Ce n'est pas tout. « Comme le saint-siège avait lui-même reconnu les vertus du cardinal en le béatifiant, les gallicans trouvèrent le jeu piquant et continuèrent. Embarrassés à tort, leurs adversaires crurent se tirer d'affaire en attribuant la réputation du Bienheureux à l'héroïsme d'une pénitence qu'il se serait imposée pour racheter ses erreurs; *pure conjecture que rien n'autorise.* Launoy eut *beau jeu* à la combattre, et Bayle aprés lui avec Baillet et Noël Alexandre » (p. 489). M. Pérouse prétend que le concile futur auquel Aleman en a appelé dans la dernière session de Lausanne, est le concile du Vatican de 1870. Aleman, qui toute sa vie a repoussé non seulement l'infaillibilité du pape, mais même sa simple supériorité sur le concile, s'indignerait, s'il était encore de ce monde, contre un tel escamotage. Lui aussi, avec l'évêque de Montpellier, il n'eût vu dans le concile de 1870 qu'un *ludibrium Vaticanum.*

E. Michaud.

Clodius Piat : **La morale chrétienne et la moralité en France ;** Paris, Lecoffre, 53 p., broch., 1905.

Nos lecteurs savent en quelle haute estime nous tenons le savant professeur de l'Institut catholique de Paris et ses publications. Dans celle dont je viens de citer le titre, il exprime de très importantes vérités, à savoir : que la moralité baisse en France et qu'il s'y livre une guerre de religion, « bataille

d'idées vitales, la plus acharnée, la plus méthodique, la plus générale qui ait jamais eu lieu ». Hélas! ce n'est que trop vrai. Mais peut-être l'auteur ne s'en prend-il pas à tous les vrais coupables, et peut-être n'indique-t-il pas assez non plus les vrais moyens de réparer le mal. Qu'il me permette d'attirer son attention sur ce point capital.

Il a bien raison de dire que la France, qui a reçu le christianisme, ne saurait vivre sans lui, sans la morale chrétienne, et que, par conséquent, on a tort de vouloir « faire une éthique nouvelle » contre le christianisme. Le fait est complexe et il doit être analysé. L'histoire montre que c'est le cléricalisme qui, par ses innovations dogmatiques et disciplinaires, par ses superstitions ridicules, a corrompu la doctrine chrétienne et la morale chrétienne. De là le dégoût et l'hostilité de ceux qu'on appelle libres-penseurs ou anticléricaux. Que les vrais chrétiens et les vrais catholiques commencent donc par rejeter toutes les erreurs du cléricalisme, et la guerre en question sera vite terminée.

Les dieux s'en vont, dit-on, la foi se perd, la morale disparaît, les crimes augmentent, etc. Mais qui a rendu la foi stupide? qui a remplacé le culte du vrai Dieu par un culte idolâtrique, excessif de toute manière, de Marie dont on a fait une quatrième personne de la Trinité, et d'une quantité de Saints qui n'ont pas existé et dont on n'exploite pas moins les faux miracles? Comment la morale basée sur une telle religion pourrait-elle tenir debout? Il est inévitable qu'elle soit ruinée. Ici encore, le grand coupable est le clergé qui a manqué à son devoir, la hiérarchie qui a conduit les fidèles dans des pâturages malsains, la papauté qui, n'étant qu'humaine, a voulu se faire passer pour divine et qui a ainsi détourné les âmes du vrai Dieu. Les faits éclatent aux yeux.

M. Piat a mille fois raison de dire : « On travaille à miner dans les consciences la foi dont elles ont vécu, la seule dont elles puissent vivre : on les vide, et puis on n'y met rien; ou bien l'on y fait de la fumée » (p. 15). Mais, encore une fois, n'est-ce pas la théologie romaine qui vide les esprits, qui tue la pensée, la critique et la science, et qui étouffe les esprits par sa fumée? Voilà le mal qu'il faut combattre si l'on veut revenir au Christ, au vrai christianisme, à la vraie morale chrétienne, non pas à la pseudo-morale faussement appelée

chrétienne et dont nous périssons depuis l'omnipotence et l'infaillibilité de Rome, mais à l'ancienne, à celle qui a nourri nos ancêtres dans l'ancienne Eglise des Irénée, des Cyprien, des Ambroise, des Augustin, etc.

Lorsque M. Piat affirme que la morale de l'Evangile peut toujours se concilier avec la science, il a raison. Mais ce n'est pas contre l'Evangile que les ennemis du cléricalisme dirigent leurs coups. En vain les cléricaux cherchent-ils à se couvrir de l'Evangile; on ne les croit plus. Les agissements des Congrégations papistes et de tous les agents du papisme sont trop percés à jour pour pouvoir faire illusion désormais. On ne veut plus ni de leur morale, ni de leur dogmatique. Ceux qui en appellent à la science contre Rome et à la morale scientifique ne sont pas dangereux, parce que la science et la raison les conduiront vite à l'Evangile et au vrai christianisme. Le plus grand péril vient des cléricaux, qui par leurs superstitions faussent les consciences et provoquent les excès de l'irreligion; ce sont eux qui font la fumée, qui sèment le vent et qui entretiennent la tempête; ce sont eux qui ruinent la religion en France, en abaissant la mentalité et la moralité: mentalité qui ne vit plus que de faux miracles, moralité qui ne consiste plus qu'en une vaine casuistique. M. Piat raille « le charlatan de savoir, qui trouble tout » (p. 19). Que ne raille-t-il l'autre, celui de l'ignorance infaillible, de la magie qui transsubstancie les matières, mais qui paganise les âmes; celui qui ouvre le purgatoire par ses indulgences, mais qui ferme le ciel à ceux qui voudraient y entrer (*Matth.* XXIII, 13).

« D'où vient donc, demande M. Piat, que l'on veut rompre à tout prix avec la religion traditionnelle? » (p. 31). Mais n'est-ce pas Rome qui a rompu la première avec les traditions primitives? Or nous voulons le christianisme primitif, celui même de Jésus. — « Il serait opportun de nous souvenir que le vrai moyen de se développer en pleine harmonie, c'est de s'aider du passé » (p. 32). Très bien. Mais donnez-nous donc le passé du Christ, le passé de l'Evangile, et non les mièvreries du moyen âge et les nouveautés d'un homme infaillible. — « A quoi tient que le naturalisme s'est implanté de toutes parts, qu'il travaille avec tant d'obstination et le prend avec nos croyances d'un air si victorieux? » (p. 36.) C'est que le faux surnaturel de l'Eglise cléricale a dégoûté du surnaturel, et

qu'on cherche à se suffire avec le naturalisme; mais l'insuffisance du naturalisme ramènera forcément au vrai surnaturel chrétien, dès que celui-ci sera de nouveau connu.

M. Piat reproche au clergé de son Eglise de n'avoir pas compris « la nécessité de rajeunir et de consolider l'exposition de la doctrine religieuse » (p. 38). Il serait mieux de lui reprocher de n'avoir pas fait connaître la vraie doctrine du Christ, dans son objectivité pure et simple. Celle-là n'a pas besoin d'être « rajeunie », parce qu'elle est divine. Quant à chercher à consolider la dogmatique romaine, il n'y faut pas songer, c'est peine perdue; du reste, les meilleurs théologiens de l'Eglise romaine sont occupés en ce moment, en France, à la démolir de leur mieux.

Mais assez de critiques. Voici des aveux où la pensée de M. Piat est suffisamment claire et qui feront plaisir à tous les chrétiens sérieux. Il reproche à ses coreligionnaires de s'être bornés à un enseignement « tout archaïque, trop souvent faible et médiocrement informé » (p. 41). Il gémit que ceux d'entre eux qui ont voulu donner un meilleur enseignement n'ont été que « des solitaires incompris, et même suspectés parfois au nom d'une tradition dont on ne pénétrait plus assez le sens profond » (p. 42). Il reproche au clergé de ne pas penser par soi-même et de ne pas réfléchir (p. 45). Il demande qu'on répudie « les procédés apriorìques du moyen âge » (p. 46). Il demande qu'on travaille énergiquement « à l'éducation de l'éducateur », et coûte que coûte, « si l'on ne veut que le catholicisme se déracine à fond et s'éteigne dans la *liturgie* » (p. 51). Espérons que l'auteur a voulu dire *léthargie*. Enfin, il termine ainsi: « En France surtout, le mal est profond: c'est l'âme du pays qu'il s'agit de refaire. » Hélas! ce n'est que trop vrai. C'est la fille aînée de l'Eglise qui est une des nations les plus malades; elle doit voir, si elle se décide enfin à « réfléchir », ce que son papisme lui a inoculé. « C'est son âme qu'il faut refaire. » Quel aveu formidable! quelle accusation terrible, contre ce clergé et contre cette papauté qui ont dirigé et dominé cette âme, et qui l'ont perdue à ce point!

E. Michaud.

Paul SABATIER : **A propos de la Séparation des Eglises et de l'Etat;** Paris, Fischbacher, in-18, 108 p., 1905.

Parmi les excellentes publications que la question de la *Séparation* a inspirées, celle-ci est une des meilleures; on y trouve non seulement l'esprit d'observation, le bon sens, la sagacité, la parfaite droiture, mais aussi l'esprit, la pointe dans la modération, la fine ironie, et par-dessus tout cet amour de la vérité qui est la marque des âmes supérieures. L'auteur a laissé voir sa joie en lisant les programmes libéraux de *Demain* et des *Annales de philosophie chrétienne* (Directeur Laberthonnière); c'est avec la même joie qu'on le lit lui-même, lorsqu'il salue généreusement les minorités catholiques qui travaillent déjà aujourd'hui au catholicisme de demain. Ecoutons le perspicace et sympathique auteur :

« La révolution de 1789 n'a été qu'une préface et un éclair, *l'anticipation* d'une rénovation profonde et organique... Je me permets de faire remarquer respectueusement à ceux qui s'en vont criant que l'Eglise a passé par bien d'autres crises, que la crise actuelle ne ressemble en rien à celles qui l'ont précédée. Il y a quelques années, on parlait à peu près de même ; on mettait le parlement au défi de voter les lois contre les moines; les lois ont été votées, exécutées; les moines sont partis, et non seulement la France ne s'est pas levée pour les défendre, mais les manifestations savamment organisées ont échoué de la façon la plus piteuse, et les pauvres moines ont dû passer la frontière au milieu de l'indifférence générale. La France laïque se prépare à écrire le livre dont la Déclaration des Droits de l'homme n'est qu'un chapitre, et dans cette œuvre la France laïque sera aidée *par l'élite du clergé.* Le cléricalisme pourra traiter ces prêtres d'apostats : les cris de haine ne parviendront même pas aux oreilles des ouvriers de ce grand œuvre. *Il y aura alors un catholicisme nouveau,* où l'ardeur, le travail, la virilité, l'amour seront les vertus par excellence, un catholicisme qui ne ressemblera pas plus à l'ancien que le papillon ne ressemble à la chrysalide, *et pourtant il sera l'ancien,* et il pourra mettre demain au fronton de ses temples la parole du Galiléen : *Non veni solvere, sed adimplere* » (p. 105).

Oui, nous avons tressailli dans notre âme, en lisant cette déclaration : « *Et pourtant il sera l'ancien* ». Nous, *anciens-*

catholiques, nous travaillons, depuis plus de trente ans, à la transformation de la chrysalide en papillon ; nous n'avons pas consenti à faire la dissolution du christianisme, *non veni solvere ;* mais, maintenant fermement le critérium de l'affirmation positive et historique, nous avons soutenu et démontré que l'on peut *accomplir en ne dissolvant pas.* Notre œuvre de réforme catholique, loin de disparaître, commence ; la première germination enfin apparaît. M. Paul Sabatier, qui nous connaît, se réjouira, lui aussi, certainement : car son protestantisme ouvert et large a compris que la France a besoin d'une forme ecclésiastique autre que celle du XVIe siècle. « Le protestantisme existe en France, a-t-il dit, et, quoiqu'il n'y soit qu'une faible minorité, il y est puissant et influent ; *mais son action religieuse y est à peu près nulle* (p. 12) . . . Le protestantisme, pour lequel j'ai la plus haute estime et un peu d'admiration, a dispersé sur le territoire de la France de nombreux et respectables lieux de culte. Il y en a pour tous les goûts, ou peu s'en faut. Et pourtant, les hommes dont je m'occupe (les catholiques-libéraux) *ne songeront même pas à s'y reposer un instant.* La raison en est simple. Le protestantisme leur apparaît comme un grand fait historique, *mais comme un fait du passé* » (p. 86).

Rien de plus vrai. Lorsque les coreligionnaires de M. Paul Sabatier penseront comme lui, ils prendront, vis-à-vis des minorités libérales qui veulent rester *catholiques,* une attitude plus intelligente, plus pratique et plus vraiment fraternelle. Ce n'est pas nous qui les repousserons alors.

J'engage vivement tous les anciens-catholiques à lire ce très intéressant petit volume. Ils y trouveront des pages suggestives sur la mentalité cléricale et catholique-romaine, sur la mentalité épiscopale dans l'Eglise papiste, sur l'aveuglement du clergé à qui on a appris à pourfendre Nestorius et Eutychès, mais qui ignore tous les problèmes qui se posent à la conscience contemporaine (p. 76) ; de même, sur les affaires Geay et Le Nordez, sur l'affaire Dreyfus, voire même sur l'affaire Leo Taxil et Diana Vaughan, sur le dédain que les ultra-conservateurs français professent pour Léon XIII, sur les procédés des assomptionnistes et des *Croix,* sur l'écœurement que la servilité de certains cléricaux envers Rome cause à Rome même, par exemple sur la *Vérité française* fustigée par l'*Osservatore romano,* etc.

Bref, je fais des vœux pour que l'auteur donne bientôt une suite à ce volume: les faits à apprécier sont nombreux.

E. MICHAUD.

D. Wilhelm WALTHER: **Für Luther wider Rom.** Handbuch der Apologetik Luthers und der Reformation den römischen Anklagen gegenüber. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1906. XV und 759 S. Preis Mk. 10.

Wer in den letzten Jahren selbst tätig am Kampfe gegen den Ultramontanismus teilnahm, sah sich mit immer wachsender Häufigkeit einer Kampfesweise gegenüber, gegen die er sich wehrlos fühlte; in Büchern, die sich für „wissenschaftliche Werke" ausgaben, in Vorträgen, Flugschriften und selbst in der Tagespresse erhob sich mit dem Anschein ernstester Wahrhaftigkeit die Anklage gegen die zweifellos grösste Persönlichkeit unter den Gegnern Roms, gegen Luther, und malte ihn als das Urbild aller Lasterhaftigkeit und Gemeinheit. Mit solcher Sicherheit wurden für alle Behauptungen Quellen angeführt, mit so viel sittlicher Entrüstung die Wahrheitsliebe der heutigen Kämpfer gegen Rom in Zweifel gezogen, weil sie jenes angebliche Kehrbild der Öffentlichkeit verhüllten, dass in weiten Kreisen nicht nur der Gleichgiltigen, denen jeder neue Grund willkommen war, ihre Charakterschwäche zu bemänteln, sondern auch unter denen, die nur römische Art nicht aus eigenster Erfahrung kannten, der angeborene deutsche Gerechtigkeitssinn meinen liess, es werde wohl immerhin ein gut Teil Wahrheit an diesen „Menschlichkeiten" Luthers sein[1]). Schliesslich war klar, dass jeder Satz dieser wilden Anklagen einmal planmässig werde nachgeprüft werden müssen, aber jeden hielt doch wieder der Ekel zurück, in diese Flut von Gemeinheit hinabzusteigen. Endlich überwand sich der Professor der Theologie Walther in Rostock, sich dieser unerquicklichen, aber nach Lösung schreienden Aufgabe zu unterziehen; er ist vielleicht zurzeit der Einzige, der diese Lösung so meisterhaft, wie geschehen, voll-

---

[1]) Wie weit diese Trübung von Luthers Bild ging, kann der beurteilen, der weiss, welchen Unfug ein Lauchert, bevor er dort, wo er hingehörte, in der römischen Kirche, gelandet war, in seiner Vorlesung über Dogmatik vor altkatholischen Studierenden mit Luthers Brief an Melanchthon (Sammlung von de Wette II, 36 f.) treiben konnte.

ziehen konnte; er kannte die einschlägigen Fragen schon aus früheren kleineren Arbeiten und hatte sogar für eine grossgehaltene Behandlung dieses Gebietes schon Vorarbeiten gemacht, dann allerdings aus lauter Widerwillen ungenützt liegen lassen.

Jetzt bot ihm das die Möglichkeit, uns statt einer Kampfschrift, wie sie viel zu viel da sind, eine vortreffliche, umfassende, grosszügige Abrechnung mit der ganzen römischen sogenannten „Wissenschaft“ in ihrer Anwendung auf die Einzelfrage der Darstellung Luthers und der Reformation zu schenken: von Döllinger über Janssen zu Denifle, von Evers über Majunke und von Berlichingen zu dem allerjüngsten Nikolaus Paulus führt uns seine Darstellung. In drei Büchern behandelt er in übersichtlicher Ordnung die verschiedenen Gruppen von Anschuldigungen gegen den Wittenberger, im ersten Buche die gegen „*Luthers Legitimation*“, im zweiten die gegen „*Luthers Waffen*“, im dritten die gegen „*Luthers Charakter und Moralität*“ gerichteten. Stets lässt er die Quellen der Anklage sowohl als der Verteidigung selbst sprechen; allein aus Janssen führt er rund 200 Stellen, etwa ebensoviele allein aus Denifle an, aus Luthers Schriften wohl über 800 (in den überhaupt sehr sorgfältigen Registern sind auch sie alle zusammengestellt). Trotz der auf den ersten Blick verwirrenden Mannigfaltigkeit der Einzelfragen ermüdet die Darstellung nicht im mindesten; sie ist auch überall dem Verständnisse weiterer Kreise der Gebildeten angepasst und durchaus nicht nur für Fachleute berechnet. Ganz besondere Anerkennung darf der Verfasser dafür erwarten, dass es ihm gelungen ist, den hohen wissenschaftlichen Wert seines Werkes auch nicht im geringsten durch Ausfälle gegen den Gegner zu trüben; das mag ihm die Vornehmheit echter Wissenschaft erleichtert haben, an sich muss es solchem Gegner gegenüber recht schwer sein.

Denn das ist die Bedeutung des vorliegenden Werkes über seinen eigentlichen Gegenstand hinaus, dass es durch die Wucht der Tatsachen, die es vorlegt, geeignet ist, das Urteil über die römische „Wissenschaft“ auch bei den Besonnensten zu verändern, nämlich zu verschlechtern. Auch Referent hat noch in seinen letzten Vorträgen die Ansicht vertreten, das römische Autoritätsprinzip zwinge dazu, die Verweigerer des sacrificium intellectus als Sünder anzusehen, und *deswegen* suche der Ul-

tramontane *unwillkürlich* und entschuldbarerweise Böswilligkeit beim Gegner, den er eben unter einem falschen Gesichtswinkel zu sehen gezwungen ist; nach Kenntnis des Waltherschen Buches kann er dagegen dem Gedanken nicht mehr ausweichen, dass in der römischen sogenannten „Wissenschaft“ in viel höherem Masse, als er bisher annahm, *bewusste Lüge* und Fälschung und *verbrecherische Leichtfertigkeit* im Abschreiben solcher Lügen herrschen. Nur ein einziges Beispiel: Luther schreibt einmal, die unwissendsten und schlechtesten Menschen erlangten vom Papst und seinem Anhange hohes Lob, Ehrentitel und Beförderung, wenn sie nur an dem Kampfe gegen Luther tätigen Anteil genommen hätten! „Der Luther, der ist es, an dem jedermann zu Ehren werden kann und alle Seligkeit erlangen. Denn kein Eselskopf ist so ungelehrt, wenn er nur wider den Luther schreibt, so ist er gelehrt. Kein leichtfertiger Bube ist je so böse oder verachtet gewesen, wenn er wider den Luther schreibt, so ist er fromm und das liebe Kind. Ist mir der Luther nicht ein seltsamer Mann! Ich meine, dass er Gott sei. Wie sollte sonst sein Schreiben und sein Name so mächtig sein, dass er aus Bettlern Herren, aus Eseln Doktores, aus Dreck Perlen, aus Schandflecken herrliche Leute macht!“ Das wagt der Jesuit Tilman Pesch folgendermassen zu drehen: „Protestantischerseits hört man nicht auf, von einer Vergötterung des Papstes zu reden. Als wenn Gottes Beistand denjenigen zum Gott mache, welchem derselbe zu teil wird. Luther aber hat von sich selbst die Worte gesprochen: „Ist mir der Luther nicht ein seltsamer Mann; ich meine, dass er Gott sei; wie wollte sonst sein Schreiben und Mahnen so mächtig sein?““ (Siehe: Walther S. 66).

Staunen über so viel Unverfrorenheit, Empörung über so unüberwindliche Unwahrhaftigkeit, Ekel über solche Gemeinheit der Gesinnung streiten sich freilich um die Stimmung des Lesers beim Anblick alles dessen, was der Hass gegen Luther ausgespieen; aber doch ist die Kenntnis dieses Buches jedermann heilsam, der den ganzen Tiefstand des Ultramontanismus noch nicht recht glauben will; unentbehrlich ist es für jeden, der selbst im Kampfe steht: es ist geradezu ein Zeughaus von Waffen; es gibt keine bessere Sammlung von Beispielen für ultramontane Verlogenheit. Daneben entschädigt überdies der Anblick der Persönlichkeit Luthers, wie sie aus der Schilderung

Walthers gegenüber der ultramontanen Entstellung allmählich herauswächst, für das Andere, Unerfreuliche; auch die, welche seiner Theologie und seiner Kirche ablehnend gegenüberstehen, werden für den Menschen warm werden, in dessen religiösem inneren Ringen und Kämpfen jeder Christ sich selbst wiederfinden kann. Wer in den wirtschaftlichen und gesellschaftlichen Fragen unserer Zeit Klarheit und Stellung zu finden sucht und dabei empfindet, wie da alles Parteisache geworden ist, wie die Parteien links und rechts um seine Seele raufen und ihn verdammen, weil er sich ihnen nicht rückhaltlos verschreibt, sondern auf der höheren Warte christlicher Lebensanschauung verharren will, wer das durchkostet, wird mit besonderer Ergriffenheit den Abschnitt über Luthers Stellung zur Bauernbewegung lesen.

Zum Schluss sollte am besten jedes Wort des Lobes über dieses Buch noch einmal unterstrichen werden, dieses ganz vortreffliche Werk, dessen allerweiteste Verbreitung dringend zu wünschen ist. E. K. ZELENKA.

Petites Notices.

* Le P. Th. CALMES: *Evangile selon St. Jean* (texte français et commentaire); Paris, Lecoffre, in-18, 204 p., 1906; fr. 2. 50. — Dans l'introduction que l'auteur a mise en tête de ce volume, il s'obstine à interpréter dans le sens d'une *suprématie* de Pierre sur le collège apostolique et même sur toute l'Eglise, les paroles que J.-C. a dites à Pierre, lorsqu'il l'a réintégré dans la simple charge apostolique dont il était déchu par son apostasie. L'auteur déclare que « berger » (terme qui convient à tous les apôtres et à tous les pasteurs) signifie « *le* chef de l'Eglise » (p. 196). De cette assertion colossale et colossalement erronée il ne fournit pas la moindre preuve, non plus lorsqu'il prétend que *la pierre (petram)* sur laquelle J.-C. a construit son Eglise est *Pierre (Petrus)* — indigne jeu de mots — et non pas la confession de la divinité de J.-C., que Pierre venait de faire. Il n'est pas possible que l'auteur ne connaisse pas les textes des Pères qui affirment notre interprétation et qui par conséquent condamnent la sienne; et néanmoins il prétend que c'est la nôtre qui est « fantaisiste » (p. XXVI). N'aurait-il pas lu l'ouvrage de Langen: *Das vatika-*

nische Dogma in seinem Verhältnis zum Neuen Testament und der kirchlichen Überlieferung (II. Ausg. Bonn, 1876)? Nous maintenons que notre interprétation est patrologique et exacte, et que la sienne ne serait que fantaisiste, si elle n'était aussi antiévangélique, antihistorique et antichrétienne (voir ma *Papauté antichrétienne*).

* J.-E. CERISIER : *Le pasteur Nicolas Oltramare* (1611-1680); Genève, Georg, in-8°, 308 p., 1905. — Ce volume est plutôt une histoire de la famille Oltramare que celle du pasteur en question, lequel n'en eut pas et ne fut ni théologien ni orateur. Ayant convoité, en 1637, le poste de pasteur de la communauté réformée de Constantinople (poste qui ne lui fut pas octroyé parce qu'il fut trouvé insuffisant en théologie, en grec et en hébreu), l'auteur prend occasion de ce fait pour parler du patriarche Cyrille Lucar († 1638), et pour rappeler comment il fut calomnié par le parti romanisant, notamment par M. de Cézy, Philippe de Harley, ambassadeur de France à Constantinople (p. 87-93). A ces pages, les plus intéressantes du volume, il faut joindre la lettre sur l'union des Eglises (entre 1630 et 1635), p. 270-275.

* J.-J. CLAMAGERAN : *Correspondance* (1849-1902) ; Paris, Alcan, in-8°, fr. 10. — Quoique cette correspondance soit utile surtout pour l'histoire politique de la France pendant la seconde moitié du XIXe siècle, cependant elle l'est aussi au point de vue religieux. Très protestant, C. était avant tout un anticlérical *religieux*. Il n'était pas de ceux qui essaient de résoudre la question religieuse par des négations. Géomètre et chrétien (p. v), il voulait partout un élément positif solide. Toute émotion esthétique un peu profonde était pour lui d'essence religieuse. Cette foi ferme est un beau spectacle d'âme. Que de mots à l'emporte-pièce contre les Guizot (p. 290) et autres protestants papifiés! Si Clamageran n'a pas exercé toute l'influence qu'il aurait dû exercer (bien qu'il ait été ministre des finances en 1885), c'est qu'il avait trop de qualités pour être populaire, notamment trop d'indépendance et d'impartialité pour être un homme de parti. Honorons d'autant plus les hommes de cette trempe : ils triomphent après leur mort, quand les partis ont disparu.

* Prof. Dr. J. Köberle: *Zum Kampfe um das A. T.;* Wismar, H. Bartholdi, in-8°, Mk. 1. 80. — Inhalt: 1. Was haben wir heute am A. T.? — 2. Der Offenbarungscharakter des A. T. und der Charakter der alttest. Offenbarung. — 3. Die Offenbarung Gottes an Israël durch Mose. — Diese 3 Vorträge sind insofern eine Einheit, als sie alle die Offenbarung im A. T. behandeln. Sie wollen darüber nicht sowohl Neues sagen, als das richtige Alte auf die gegenwärtige Fragestellung anwenden. Die beherrschende Grundtendenz ist die Trennung dessen, was dem Glauben der christlichen Gemeinde aus Gründen des Glaubens feststeht, von dem, was die wissenschaftliche Forschung in ihrem Gebiet mit ihren Mitteln zu erreichen im stande ist.

* Prof. Dr. E. W. Mayer: *Christentum und Kultur.* Berlin, Trowitzsch, 1905, Mk. 1. 40. — Diese Schrift, die die im Oktober 1904 auf dem durch den Zentralausschuss für Innere Mission veranstalteten apologetischen Instruktionskursus zu Berlin gehaltenen Vorlesungen wiedergibt, ist von hervorragender apologetischer Bedeutung. Sie widerlegt in trefflicher Weise den von alters her dem Christentum gemachten Vorwurf, dass es kulturfeindlich sei, die Entwicklung der Kultur hemme oder erschwere. Derartige Anklagen finden sich bereits bei Celsus und Julian Apostata. In neuester Zeit hat sie bekanntlich Hæckel in seinen Welträtseln erhoben. Wir können dankbar sein, wenn Männer mit der Gesinnung und der geistigen Ausrüstung des Verfassers auf den Plan treten und Zeugnis dagegen ablegen. Mit dankbarem Herzen empfehlen wir obige Schrift.

* Prof. Dr. K. F. Nösgen: *Der heilige Geist, sein Wesen und die Art seines Wirkens.* Berlin, Trowitzsch, in-8°, 259 S., Mk. 5. 50. — Sehr wissenschaftliches und wichtiges Werk. Der Verfasser studiert: das Wesen des Geistes überhaupt; den Geist als das Wesen Gottes; den heiligen Geist; die Wesenseinheit des hl. Geistes mit dem Vater und dem Sohne und seine Sendung an die Gemeinde Christi; das Verhältnis des Waltens des Geistes Gottes zu den Erweisungen seiner Gnade; die Art und Weise des Wirkens des hl. Geistes; die Mittel, durch die das Wirken des hl. Geistes sich vollzieht.

* M. l'abbé J.-A. QUILLACQ: *La langue et la syntaxe de Bossuet;* Tours, Cattier, gr. in-8°, 820 p., 1903, fr. 15. — Cet énorme volume est une étude très minutieuse et très consciencieuse du vocabulaire et de la syntaxe de Bossuet. On y voit, avec nombreux exemples à l'appui, comment Bossuet a emprunté largement à ses devanciers, et, ce semble, avec plaisir, car il aimait manifestement la langue du XVIe siècle. Toutefois il ne s'est pas obstiné contre le courant qui tendait à purifier et à perfectionner la langue. Quoiqu'il n'ait pas été de l'école de Vaugelas, cependant on voit qu'il a fait de larges concessions à l'usage régnant, en sacrifiant une foule de termes, d'acceptions et de tournures dont il s'était servi au début de sa carrière d'écrivain. M. Q. en dresse une liste très intéressante (p. 190-192). La partie consacrée au style de Bossuet est très incomplète; l'auteur, qui est avec raison un admirateur de ce style (sans en faire ressortir toutes les beautés), ne dissimule pas quelques défauts soit de crudité, soit de préciosité (p. 792-794). Les textes cités rendent ce livre très utile pour la connaissance de la langue et de la syntaxe du XVIIe siècle.

* *La Revue* (Jean Finot; Paris, 12, av. de l'Opéra). *N° du 15 février 1906:* Ch. Wagner, *A propos de la morale sans Dieu.* Ces six pages valent un très gros volume. Il faudrait les écrire partout en lettres d'or. Quel bon sens et quelle profondeur de religion! Je me borne à cette citation: « Trop de croyants sont infidèles à leur Dieu, trop de libres-penseurs infidèles à leur raison. Et ainsi la lutte pour le monopole de la meilleure morale a, pour les uns et les autres, une issue redoutable et tourne à leur confusion. A quoi sert d'avoir la meilleure morale si notre justice ne vaut rien? Que chacun se convertisse, les uns à la raison, les autres à leur Dieu, et qu'ils cessent de se mépriser mutuellement, pour s'estimer dans ce qu'ils ont de bon. » — *N° du 1er mars:* Em. Pierre, *Napoléon Ier, le clergé et le confessionnal* (documents inédits). Conclusion: Heureuses les Eglises où la religion vit d'elle-même et non d'un pouvoir qui les exploite ou qu'elles exploitent. — *N° du 15 mars:* très intéressant.

* Lic. Otto SCHEEL: *II neue Ergänzungswerke zu Luthers Werken;* Berlin, Schwetschke, Mk. 8, 1905. — Les attaques du P. Denifle contre Luther ont rendu plus actuelles les œuvres

du célèbre réformateur, ainsi que les études dont il a été l'objet. Les deux volumes de M. Scheel se recommandent d'eux-mêmes par les notes *nombreuses* et *savantes* qui s'y trouvent. On lira particulièrement : Wider die himmlischen Propheten, von den Bildern und Sakrament 1524/25; Martin Luthers Urteil über die Mönchsgelübde, 1522; Vom verknechteten Willen; u. s. w.

* A. SCHINDLER : *Die Gefahren in der Kirche, oder Stimmen aus der Kirche über die Kirche.* Ascona, Schmidtz, IIte Auflage, Mk. 2. 40. — L'auteur a recueilli de très amères critiques contre l'Eglise. Il s'agit manifestement de l'Eglise protestante (v. p. 209-210). Il ne cite pas les auteurs de ces critiques, dont quelques-unes sont en français, les autres en allemand. Il y est particulièrement question du canton de Zurich. Baptême, confirmation, université, piété personnelle, pasteur, prédication, sectes, etc., sur tous ces points, des vices sont signalés.

* Dr. W. STAERK : *Die Entstehung des A. T.;* Leipzig, Göschen (Sammlung Göschen, Nr. 272), 80 Pfg. — Die vorliegende Darstellung hat den Zweck, allen denen eine Vorstellung von dem reichen Inhalt und der langen, verwickelten Geschichte der Literatur des Alten Testaments zu geben, die nicht selbst Fachmänner sind. Sie sucht ihre Leser darin über die Kreise der Nichttheologen hinaus auch unter den Studierenden und Geistlichen, die sich in Kürze über diese oder jene literargeschichtliche Frage orientieren wollen. Der Verfasser hat sich bemüht, innerhalb der vorgeschriebenen Grenzen möglichst viel Stoff zu bieten und zwar in klarer und lesbarer Form, was bei der Eigenart der zu behandelnden Schriftwerke nicht immer leicht ist.

* *Theologischer Jahresbericht* (Krüger und Kœhler; Berlin, Schwetschke: XXIV. Band, 4. Abt. Mk. 21. 15, 5. Abt. Mk. 11, 6. Abt. Mk. 8. — Dans la 4e partie, l'histoire ecclésiastique est traitée par MM. Krüger, Clemen, Vogt, Köhler, Herz, Werner et Raupp. Dans la 5e, la théologie systématique est étudiée par MM. Neumann, Christlieb, Titius et Hoffmann. Dans la 6e, la théologie pratique est étudiée par MM. Everling, Smend, Lülmann, Hering, Meydenbauer, Stuhlfauth, Spitta et Nestle. C'est toujours la même richesse de documentation, la même méthode, la même somme prodigieuse de travail.

Dans la 4e partie, les lecteurs de la *Revue* remarqueront sans doute particulièrement le chapitre de M. Raupp: *Interkonfessionnelles,* p. 755 et suiv. — 7. Abt. Mk. 6.75. *Register.* Excellente Table des matières de tout le 24e volume.

Ouvrages nouveaux.

G. D'AZAMBULA: Warum ist der Moderoman immoralisch? und warum ist der moralische Roman nicht Mode? Strassburg, Le Roux, Pfg. 50.

Abbé de BROGLIE: Die messianischen Weissagungen, ein Beweis Gottes. Bearbeitet von Dr. Josef Holtzmann. Strassburg, Le Roux, Mk. 1.

Der Christliche Orient (Dr Lepsius): Nr. 12, Dez. 1905: Der Glaube bei Paulus; — Was ist das Evangelium? — Gr.-Lichterfelde, Reich Christi-Verlag.

Dr. W. GLAWE: Die Religion Fr. Schlegels, ein Beitrag zur Geschichte der Romantik. Berlin, Trowitzsch, 1906, in-8°, Mk. 3.

G. HEINRICI: Die bergpredigt (Begriffsgeschichtlich untersucht); — Aus der Hinterlassenschaft des Petrus von Laodicea. Leipzig, Dürr, 1905, Mk. 3.

Prof. H. LIETZMANN: Griechische Papyri; Der Prophet Amos, hebr. u. griech., Mk. 1. Bonn, Marcus u. Weber, 1905.

Das Reich Christi (Dr. J. Lepsius): IXe année, Nr. 1: Die Popularreligion der modernen Theologie. II. T. Die Tragödie der Schwärmerei.

A la librairie Carl von Schmidtz, à Ascona: — Pfarrer Crussendorf: «Wenn Jesus wiederkommen würde auf Erden!», br. — Dr. K. Heim: Bilden ungelöste Fragen ein Hindernis für den Glauben? br. 1906, Pfg. 60. — A. Schindler: Die evangelische Kirche und die Heilsarmee nach ihrem innern Verhältnis, in-8°, 138 S. — Heilige Schroffheit, br. — C. von Schmidtz-Hofmann: Richard Wagner und das Christentum, br. — Pestilenz im Finstern, Prächtiger Schnee, br. — G. Tersteegen: Das Leben mit Christo in Gott, br.

Νέα Σιών: Numéro de novembre-décembre 1905; Jérusalem, Couvent grec.

Dr. L. VENETIANER: Ezekiels Vision und die Salomonischen Wasserbecken. Budapest, Kilian, br. 1906.

Prof. Dr. VOLCK: Lebens- und Zeitfragen im Lichte der Bibel. Letzte Gedanken. Wismar, H. Bartholdi, in-8°, Mk. 1.80.

W. WINSCH: War Jesus ein Nasiräer? IIIte Auflage. Berlin, Breitkreuz, br. Pfg. 50.